

UNE AVENTURE D'AMOUR AU POLE NORD — (Suite)



IV
... Si ceci ne gèle pas avant que je l'utilise, je réussis !

V
... Comme je l'avais pensé... Ils sont trop absorbés pour s'apercevoir de quoi que ce soit...

VI
... Bon, l'eau s'est gelée et je vais être vengé. Tiens ! voici le père avec ses gens.

enchantés de voir leurs croyances confirmées ; le commandant de place est exaspéré : il veut tenter une nouvelle expérience.

Persuadé que la sentinelle s'était endormie ou avait été gagnée, il choisit des hommes sûrs ; il leur confia la surveillance du silo et il leur ordonna de veiller deux par deux, à tour de rôle, sur un nouveau prisonnier qui parut radieux d'être jeté dans ce puits béni, d'où l'on sortait toujours.

Huit, dix, quinze, vingt jours se passent. Le commandant venait chaque matin, et s'en allait en se frottant les mains et en gouaillant les gens de la Casbah qui s'étaient laissé bernier, disait-il, par des fables absurdes.

Mais le vingt-huitième jour (on a conservé la date exacte), le prisonnier était parti sans laisser de traces...

Impossible de soupçonner les vieux soldats qui le surveillaient : c'étaient l'honneur, la fidélité, la vigilance, incarnés.

Le silo était décidément enchanté.

Le commandant voulut en avoir le cœur net. Il combina un nouveau plan et il prit de nouvelles mesures.

Il trouva dans la garnison une dizaine d'hommes déterminés, propres à remplir certain emploi qu'il leur destinait.

Cette fois, le commandant était bien sûr d'en finir avec les prétendus farfadets du silo.

Chaque soir la sentinelle était descendue auprès du prisonnier auquel on mettait les menottes, de telle sorte que le surveillant ne pouvait être surpris par lui. Si jamais évasion fut impossible, c'était bien celle-là.

Le commandant dormait sur ses deux oreilles ; il eût parié sa solde d'un an contre le sou de poche d'un fusilier, que le silo garderait son captif.

Des semaines s'écoulèrent...

On allait renoncer à prolonger les expériences et remercier les volontaires quand, une nuit, l'on entendit des cris d'appels désespérés au fond du silo.

On accourut.

Une lutte énergique était engagée entre la sentinelle, le prisonnier et un autre adversaire inconnu ; lutte mêlée de clameurs d'effroi de la part de l'Arabe, de jurons furieux du côté du Français et de sifflements rauques, stridents, qu'on ne pouvait exactement définir.

On descendit d'abord un falot au bout d'une ficelle pour éclairer la scène ; mais avant que l'on eût pu rien en distinguer, il fut brisé.

On courut en chercher un autre.

Mais, quand on revint, le combat était terminé, car on n'entendait plus rien au fond du puits.

Le portier-consigne y descendit avec précaution, et y aperçut un spectacle effrayant.

L'Arabe et le voltigeur qui faisait faction, étaient étendus, au fond du silo ; sur eux étaient enroulés les deux tronçons d'un énorme serpent.

Le portier-consigne se fit monter ; il ne put soutenir l'horreur de cette scène : il s'évanouit à la sortie du silo, en criant : Le boa ! le boa !

Les soldats du poste se doutèrent de la vérité et descendirent à leur

tour ; ils reconnurent que le serpent était mort, que leur canotade était à demi-assommé, que l'Arabe, affolé de peur, avait perdu connaissance.

On remonta le monstre et ses victimes : le constrictor mesurait quinze mètres de longueur.

Le commandant, lui-même, se fit descendre dans le silo, et il commença une inspection minutieuse pour découvrir comment ce boa pénétrait dans le silo.

Rien d'abord ne lui fournit d'indices, parce qu'il regardait à hauteur d'hommes ; mais on lui fit parvenir une échelle, et, à trois mètres du sol, il découvrit, à l'aide de la lumière d'un falot, une ouverture à peine plus grosse que la cuisse d'un homme.

Elle correspondait à une galerie souterraine ; c'est par là que le serpent s'introduisait dans le silo et en ressortait.

On put comprendre dès lors tout ce qui jusqu'alors était resté mystérieux dans la disparition des autres condamnés. Le boa les surprenait dans leur sommeil, les étouffait avant qu'ils eussent crié, puis les enlaçant dans ses anneaux, il les broyait, les allongeait, les pétrissait comme font ces reptiles gigantesques, les avalait et se retirait.

COMPARAISON MOTIVÉE

—La valeur réelle de Taupin et l'estimation qu'il fait lui-même de son importance me fait penser aux cadeaux de nouvel an que la plupart des jeunes gens font à leurs amies.

—Je ne vois pas...

—Bien, ces objets coûtent généralement \$1.99 et le prix qui est marqué dessus est \$25.00.

LE BUT TOUT INDIQUÉ

Le médecin célèbre.—Vous êtes convalescent, maintenant, et vous n'avez plus besoin que d'exercice. Vous pourriez marcher dix, vingt et même trente milles par jour, seulement il faudrait que vos promenades eussent un but.

Le patient.—Parfaitement, docteur, je vais voyager dans le but d'essayer d'emprunter de l'argent pour payer vos honoraires.

SI...

—Monsieur XXX célébrait hier son centième anniversaire de naissance. N'est-ce pas remarquable ?

—Je ne vois rien de remarquable en cela. Chacun de nous pourrait en faire autant si seulement nous pouvions vivre aussi longtemps.

DÉFINITION

—Ce que j'appelle un joli temps, c'est un petit froid sec avec la rente qui monte d'un point.

La postérité donne des rangs et juge les œuvres ; les contemporains seuls peuvent montrer l'homme dans l'auteur. — F. BRUNETIERE.

UNE AVENTURE D'AMOUR AU POLE NORD — (Suite et fin)



VII
Le père.—Cette fois j'é les ai. Apportez vos piquets et vos pelles...

VIII
...Maintenant, à la maison !

XI
... Eh ! bien, mes enfants, je n'ai pas le courage de vous refuser de vous unir. Quand des amoureux passent par une pareille épreuve, il serait vraiment cruel de ne pas leur en tenir compte. Soyez heureux.